

# ENSAAMAG

Comment penser  
son corps dans  
le temps ?





## Sommaire

**Focus** sur les transitions de genre page 06

**LE DOSSIER** page 14  
Comment conserver son corps  
avant & après la mort

**Focus** sur les sephora kids page 28

**ANALYSE D'ŒUVRE** Page 32  
*Les effets du temps sur notre corps*  
par Nicole Havekost

**Portrait** de Donna Haraway page 38

**Sur nos écrans** page 44  
*The Substance* de Coralie Fargeat

**À l'ensaama** page 48

# L'édito

Le corps n'est jamais tout à fait le même. Au fil du temps, il grandit, s'affirme, s'use, se transforme. Tantôt docile, tantôt rebelle, il se fait mémoire et miroir du temps qui passe. Mais comment penser ce corps mouvant, ce territoire à la fois intime et social, biologique et symbolique ?

Dans un monde obsédé par l'apparence, notre rapport au corps semble souvent pris entre deux bords : l'entretenir à tout prix ou le dissimuler dès qu'il échappe aux normes. Pourtant, le corps n'est pas qu'une apparence à maîtriser, il est un langage, une mémoire, un espace de résistance. Il raconte notre rapport au temps. Ainsi, penser son corps dans le temps, c'est accepter de le voir comme un devenir, non comme un idéal figé. C'est apprendre à l'habiter, à l'écouter, à le célébrer, malgré ses cicatrices et ses changements.



# TRANSITION DE GENRE :

envisager sa transition dans le temps, récits de nos aînées trans.

On entend principalement des témoignages de transitions de genre\* commencées jeunes, au sortir de la puberté, au début de l'âge adulte. C'est en effet pendant l'adolescence qu'on prend conscience de notre corps et qu'on sent alors s'il nous convient. Et c'est à la fin de celle-ci qu'on commence à se construire et qu'on comprend qui on est et qui on veut être pour la suite de notre vie. C'est donc généralement entre 18 et 25 ans<sup>(1)</sup> que les personnes transgenres\* entament une transition, principalement sociale mais aussi parfois médicale.

Mais même si c'est le cas pour une bonne moitié d'entre elles, les transitions de genre ne sont pas toutes entamées pendant la vingtaine. Quelquefois, on réalise bien plus tôt que notre genre est différent de celui qu'on nous a assigné à la naissance, ainsi un accompagnement peut commencer dès l'enfance. Et puis il y a des fois où il faut vivre une première vie avant de pouvoir attaquer la deuxième en étant pleinement soi.



Bobbi, 83  
Detroit, MI, 2014

To Survive on This Shore  
Jess T. Dungan

«Il y a onze ans, j'ai subi mon opération chirurgicale, et j'ai commencé à prendre des hormones il y a plus de douze ans. Et je suis vraiment dans le milieu du travestissement ou de la transidentité depuis l'âge de quatre ou cinq ans. Je veux dire, j'ai cette histoire. Mais je ne connaissais pas tout de cette histoire jusqu'à ce que je remonte le temps dans ma vie, quand j'ai vu cela plus clairement devant moi. Je me suis dit : «Oh mon Dieu, c'est ce que je faisais quand j'avais quatre ou cinq ans.»

Et bien sûr, tout cela s'inscrit dans une certaine logique. Mais à cette époque – je suis née en 1930 – c'était la Grande Dépression. Il n'y avait pas de mots pour décrire tout cela. Sauf que je pense que ma mère savait, parce que quand je lui ai demandé de m'apprendre à tricoter, elle l'a fait, et elle m'a appris d'autres choses que je lui ai demandé de m'apprendre, comme le point de croix et d'autres choses encore. Donc, tous les indices fondamentaux étaient là depuis le début.

Je pense que les gens parlent en termes de «soit l'un, soit l'autre», n'est-ce pas? Avant la transition et après. Mais pour moi, c'est vraiment une évolution. Je suis fière de mes deux vies. Je suis fière de mes deux personnalités, si vous voyez ce que je veux dire. Et je pense que c'est une chose remarquable qui arrive à une personne. J'en suis reconnaissante.»

Témoignage de Bobbi, 83 ans

Pour les générations avant nous (nous parlerons ici des personnes âgées de plus de 50 ans), il a été difficile de transitionner au début de l'âge adulte. On voit de nombreuses personnes queers qui n'ont jamais eu de représentations trans et pour qui l'accès à l'information et aux transitions a été beaucoup plus limité qu'aujourd'hui.

Être trans devient un peu plus visible et accessible dans les années 1960, après les émeutes de Stonewall\*. Mais seulement quand on vit dans une grande ville, qu'on est privilégié, et qu'on a autour de nous une communauté queer<sup>(2)</sup>. Et avec les thérapies de conversion\* encore autorisées et l'arrivée du sida quelques années plus tard, un grand nombre de nos aînées trans n'a pas pu transitionner.



Photo de famille de Bobbie avant sa transition, Hanford, CA, 2016

To Survive on This Shore, Jess T. Dungan

Le manque de recherches et d'accès aux soins, les discriminations médicales (c'est seulement en 2009 que la transidentité n'est plus reconnue comme une maladie psychiatrique en France, et en 2017 que la France abandonne la stérilisation forcée des personnes trans<sup>(3)</sup>), la précarité, le manque de visibilité, la peur de ne pas être accepté, etc. De nombreuses conditions qui font que de nombreuses générations avant nous n'ont pas eu la possibilité de transitionner plus tôt ou n'ont même pas pu transitionner du tout.



Diego, 59  
Washington, DC, 2016

To Survive on This Shore, Jess T. Dungan

« Mon premier souvenir où je me suis senti comme un garçon remonte à l'âge de deux ans. Je m'étais inventé un nom, Diego Sanchez. Entre quatre et cinq ans, j'ai réalisé que les corps étaient différents, car tous mes amis étaient des petits garçons. J'ai grandi dans la zone du canal de Panama, où les enfants passaient les trois quarts de leur temps nus. Nous allions dans des étangs, des ruisseaux ou dans l'océan. Il faisait toujours chaud. J'ai donc réalisé que nos corps étaient différents et cela me bouleversait. Je savais qu'il me manquait quelque chose.

À l'âge de cinq ans, j'ai dit à mes parents que je n'étais pas né dans le bon corps. Je l'ai d'abord dit à ma mère. Elle a quitté la pièce et je me suis dit: «Je vais me faire battre. Ce sera avec une ceinture, ou avec une cuillère en bois.» Elle est revenue avec un magazine dont la couverture représentait Christine Jorgensen\*. Elle m'a dit: «Je ne sais pas s'il y a d'autres personnes comme toi, qui sont nées filles et se considèrent comme des garçons, mais cette femme est née garçon, a grandi en tant qu'homme et est finalement devenue elle-même, une femme. Et je pense que si tout va bien pour elle maintenant, tout ira bien pour toi aussi quand tu seras grand.»»

Témoignage de Diego, 59 ans

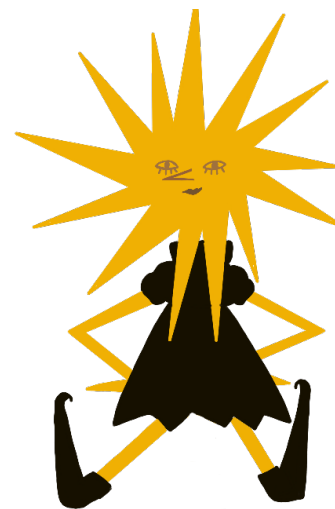
On découvre ainsi un phénomène propre aux générations de séniors du XXI<sup>ème</sup> siècle, des personnes qui ont enfin accès à un peu d'information et de visibilité et à qui on permet de transitionner. Le parcours est bien différent de celui qu'on a l'habitude de rencontrer. Transition sociale\*, thérapie hormonale\*, opérations de réassignement\*; toutes ces étapes prennent une toute autre forme quand on a déjà vécu toute une vie dans un genre qui ne nous correspond pas.

Pour nos aînés qui transitionnent, on remarque une approche qui invite à accepter l'erreur. Faire le deuil de ce qu'on pensait devoir être et accueillir qui on est aujourd'hui, en acceptant notre vie passée<sup>(4)</sup>. La transition permet alors de nombreuses fois de sauver des vies, apportant un sentiment de renaissance et de liberté.



Christine Jorgensen  
New York Daily News Archive

«Je n'aurais jamais pensé que la transition deviendrait une réalité de mon vivant. Après des années de lutte, j'ai finalement demandé à Cheryl: «Et la chirurgie?» Elle m'a regardé et m'a répondu: «Vas-y.» Elle avait enfin compris à quel point j'étais sérieuse. Chaque soir, je m'asseyais dans la véranda pour fumer et je me demandais: «Je le fais? Je le fais pas? Je le fais? Je le fais pas?» Chaque soir. Pendant des années. Je souffrais également d'asthme sévère, de BPCO, d'apnée du sommeil, de reflux gastrique, de migraines, etc. Mais lorsque j'ai commencé à suivre le traitement, tout a pratiquement disparu du jour au lendemain. Toutes ces maladies, tout ce stress, tout a disparu. J'ai dit à Cheryl que je me sentais si bien que je pourrais probablement arrêter de fumer sans même m'en rendre compte. Je n'ai plus jamais fumé.



Des années d'auto-administration d'hormones ont entraîné une complication qui a compromis mes chances de réaliser une intervention chirurgicale. J'ai dit à Cheryl: «Je mourrai en tant que femme. Rien ne m'empêchera de subir cette intervention.» Même s'il y avait 95 % de chances d'échec, de mourir sur la table d'opération, c'était un risque que j'étais prête à prendre. Je ne pouvais pas continuer comme ça. Mon plus grand défi venait de l'intérieur. Il s'agissait d'avoir la confiance nécessaire pour affronter le monde extérieur.»

Témoignage de SueZie, 51 ans



SueZie, 51, and Cheryl, 55  
Valrico, FL, 2015

To Survive on This Shore, Jess T. Dungan



Jude tenant une photo de lui-même à 32 ans, Yuba City, CA, 2015

To Survive on This Shore, Jess T. Dungan

Le corps se modifie souvent petit à petit, on commence par l'adresser différemment, puis on change de vêtements. Quand on transitionne âgé, on sait déjà souvent qui on est donc la phase d'exploration par laquelle on passe plus jeune est généralement plus courte. Certains choisissent uniquement une transition sociale, et d'autres poursuivent une transition médicale, avec à chaque fois des étapes différentes pour chaque parcours.

Il y a d'abord la prise d'hormones qui fait évoluer le corps, les changements ne sont bien sûr pas les mêmes qu'à 20 ans, souvent plus lents et moins évidents. Alors pendant un temps on doit faire face au jugement, aux regards curieux, aux questionnements, quand on se présente avec un corps qui ne correspond pas aux normes de genre.

C'est d'autant plus compliqué lorsqu'on doit des explications à une famille déjà construite, à des collègues et des personnes qui nous connaissent sous une autre image depuis des dizaines d'années.

Les différents traitements hormonaux permettent de féminiser ou masculiniser les corps: redistribution des graisses, changement de pilosité, modification de la texture de la peau... Et avec l'évolution du corps vient la diminution de la dysphorie\*, il est alors plus agréable de vivre dans son corps, et on se sent petit à petit soi-même.

Les changements liés aux hormones suffisent parfois à mieux vivre sa transidentité. Mais pour certaines personnes il est nécessaire d'avoir recours à la chirurgie, allant de la chirurgie esthétique (féminisation ou masculinisation du visage, torsoplastie, implants mammaires...) à la réassignation sexuelle (vaginoplastie, phalloplastie). Chacune a ainsi le choix de vivre sa transition comme elle le souhaite, avec un chemin propre à soi et en harmonie avec son identité.

«Je sais simplement que je suis moi-même. Je ne pense pas en termes de noms, de formes et tout ça. Ça n'a pas d'importance. Je suis simplement moi-même, et c'est tout ce qui compte. Je suis en paix avec moi-même. C'est le sentiment le plus merveilleux au monde, car on n'est jamais pressé d'aller quelque part, vous voyez, pour prouver à quelqu'un que l'on est qui on est. Je sais qui je suis, et ce que les autres pensent de moi ne me regarde pas. Voilà qui je suis. Je m'identifie comme la Duchesse.»



Duchess Milan, 69, Los Angeles, CA, 2017

To Survive on This Shore, Jess T. Dungan

Je savais que je risquais de perdre ma famille, que les gens pourraient me rejeter. Mais j'ai pesé le pour et le contre, et je me suis dit: «Si je perds tout et tout le monde, mais que je reste moi-même, c'est tout ce qui compte. C'est tout ce qui compte, car je ne vais pas vivre une vie qui ne me rend pas heureuse pour les autres. Pourquoi? Ça n'a aucun sens.»»

Témoignage de Duchess Milan, 69 ans

Enfin, même si elle n'est pas évidente, une transition de genre à un âge avancé est synonyme de soulagement et permet à nos aînés trans de continuer leurs vies en étant en accord avec elleux-même. Après tant d'années à avoir fait face à de l'hostilité, les discriminations et la transphobie sont dépassées par la nécessité de vivre de manière authentique son identité. Et ce sont ces parcours qui permettent aux générations futures de s'identifier et d'être accompagnés.

Jeanne Deloras

## Annexe : lexique de la transidentité

\* **personne transgenre**: Une personne transgenre ou trans, s'identifie à un genre différent de celui correspondant à son sexe de naissance (contraire de **cisgenre**, dont le genre correspond à celui attribué à la naissance).

\* **transition de genre**: On parle de transition quand une personne trans affirme son identité de genre. Cette affirmation de genre peut être sociale, administrative ou médicale.

\* **transition sociale**: On parle de transition sociale pour désigner le coming out d'une personne trans ainsi qu'un changement de nom et/ou de pronoms, d'apparence ou d'expression, etc.

\* **thérapie hormonale**: Prise d'hormones par une personne trans dans le cadre de sa transition de genre. L'hormonothérapie permet une féminisation ou une masculinisation du corps.

\* **chirurgie/opération de réassignement sexuel**: Opération permettant la modification des organes génitaux pour construire ceux en adéquation avec le genre de la personne (vaginoplastie ou phalloplastie).

\* **thérapie de conversion**: Une thérapie de conversion suppose qu'il faut privilégier l'orientation sexuelle hétérosexuelle et l'identité de genre cisgenre. C'est un type de thérapie violente et dangereuse, illégale dans de nombreux pays, souvent pratiquée dans un cadre religieux.

\* **dysphorie de genre**: Le malaise ressenti par une personne en raison d'une discordance entre son sexe biologique et son identité de genre. Ce malaise peut être si intense qu'il peut engendrer dépression et anxiété et avoir un impact négatif sur sa vie quotidienne.

\* **euphorie de genre**: La satisfaction ou la joie ressentie lorsque l'expérience de genre d'une personne correspond à son identité de genre, plutôt qu'au genre qui lui a été assigné à la naissance.

\* **émeutes de Stonewall**: Dans la nuit du 27 au 28 juin 1969, les clients du Stonewall Inn, l'un des rares bars gay de New York, se révoltent contre la police. À l'époque, ils n'ont pas le droit de cité dans ces établissements et sont régulièrement arrêtés lors de descentes de police. Mais cette nuit-là, les clients décident de ne plus se laisser faire. Révolte qui a permis le début de la libération des droits LGBTQ+.

\* **Christine Jorgensen**: Christine Jorgensen (1926-1989) est la première femme transgenre internationalement connue à avoir fait une opération chirurgicale de réassignation sexuelle.



Gloria, 70, Chicago, IL, 2016  
To Survive on This Shore, Jess T. Dungan



Amy, 77, Seattle, WA, 2016  
To Survive on This Shore, Jess T. Dungan

# Préparez-vous à mourir

# La cryogénéisation

À Berlin, une start-up propose de conserver votre corps ou votre cerveau dans l'azote liquide après votre décès. La proposition est de cryogéniser votre corps dans l'espoir de lui offrir un jour une seconde vie pour la modique somme de quelque 200 000€. Mais au-delà du tarif plus que dissuasif pour le commun des mortels, le risque de se réveiller un matin de 3025 aux côtés de Trump a de quoi nous refroidir.

Si ressusciter dans cent, mille ou deux mille ans n'a rien de particulièrement séduisant par les temps qui courent. Certaines personnes, capables de se payer le voyage, considèrent que la planète a une chance de ne pas faire fondre la glace de leurs cuves à -196°C d'ici leur réveil. Aux États-Unis et en Russie, le procédé est déjà en place et depuis 2023 à Berlin, un laboratoire a congelé une poignée de corps et de

cerveaux dans l'espoir de les « relancer » un jour grâce à la cryonie. Aussi appelée cryogénéisation, biostase ou hibernation, la méthode repose sur l'idée qu'un être humain pourrait être réanimé après avoir été figé, ce qui, pour l'heure, n'a jamais été démontré à l'échelle d'un corps humain.

Ce fantasme est directement inspiré de la science-fiction, l'idée de suspendre le temps biologique pour offrir à notre conscience un avenir que sa durée naturelle ne lui permettrait pas d'atteindre. Stanley Kubrick, Ridley Scott ou encore les transhumanistes contemporains l'ont mise en scène comme un voyage entre deux mondes : celui du présent et celui du possible. L'idée n'est plus de vaincre la mort, mais de la mettre en pause.

Robert Ettinger, le père de la cryogénéisation, parlait déjà dans les années 1960 d'une « mort suspendue ». Selon lui, tant que le cerveau reste intact, l'individu n'est pas véritablement mort. La conscience meurt lorsque les informations neuronales sont définitivement détruites, lors de ce qui interviendrait la « mort informationnelle ». La biostase n'est pas une fin, mais une interruption provisoire de l'existence, en attente d'un futur sauvetage technologique.

La question que pose le philosophe Vincent Rochelle dans un essai intitulé « *Cryonie et existence discontinuë* » est celle du devenir d'une vie interrompue. Il y défend l'idée qu'une vie entrecoupée de longues phases de biostase ne serait pas seulement une vie prolongée dans le temps, mais une vie d'un autre ordre. Une existence dite discontinuë.

Pour comprendre cette élévation du niveau d'existence, on peut s'intéresser au travail d'Henri Bergson. Dans *L'évolution créatrice* (1907), Bergson décrit la vie comme un « élan vital », une création ininterrompue et imprévisible.

La continuité du vivant, un flux constant de changement, de vieillissement, de conscience. Ce flux serait la condition même de la vie. Suspendre cette continuité, ce serait donc altérer son essence même.

Les seuls cas connus d'existence interrompue puis reprise relèvent du miracle ou du récit biblique. Cesser de vivre pour renaître ensuite, autrement dit une forme de résurrection scientifique, demeure un rêve, la cryogénéisation parie sur la possibilité, presque insensée, de donner corps au mythe de la résurrection. Un pari à 200 000€ sur la possibilité de revenir parmi les vivants dans un monde dont nous ne connaissons rien.

/VAN



Image issue du film « Idiocracy », réalisé par Mike Judge, 2006

# Post — Mortem

Après notre mort, inévitablement, notre enveloppe corporelle amorce un long processus de décomposition. Sauf si les options de don d'organes ou de don à la science sont adoptées, une question se pose : que faire de son corps ?

En France, les éléments standard d'un enterrement sont strictement encadrés : le cercueil est obligatoire, la profondeur minimale d'enfouissement est fixée à un mètre, et la sépulture doit avoir lieu dans un cimetière. Pourtant, comme souvent, la pratique révèle des écarts et des exceptions. Il existe par exemple des dérogations autorisant l'absence de cercueil pour des enterrements réalisés dans l'enceinte d'anciens couvents.

Les caveaux, très répandus, proposent une autre configuration : les corps y sont entourés d'air, sans contact direct avec la terre, et peuvent accueillir

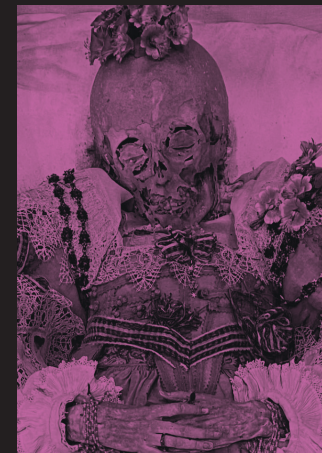
plusieurs membres d'une même famille.

Les enfeus, formes de caveaux hors sol, sont quant à eux traditionnels dans les régions méditerranéennes, et ont même été expérimentés dans certains cimetières franciliens dans les années 1970.

À cela s'ajoutent les cavurnes, destinées aux urnes cinéraires, qui matérialisent une zone intermédiaire entre crémation et inhumation.

Ces multiples configurations rappellent que l'enterrement ne se réduit pas à un simple enfouissement : il constitue un ensemble de dispositifs techniques, symboliques et juridiques, dont la diversité dépasse largement son sens littéral.

À côté de ces pratiques institutionnalisées, d'autres manières de gérer la présence du corps après la mort existent, oscillant entre traditions anciennes, innovations techniques et zones grises du droit. Les soins de conservation — souvent désignés à tort comme de l'embaumement — en sont un exemple. Contrairement à une idée répandue, ils ne visent pas à préserver durablement le corps, mais à ralentir temporairement sa décomposition, généralement sur quelques jours, grâce à l'injection de produits antiseptiques. Leur fonction est avant tout rituelle : permettre une veillée prolongée, un transport, ou une présentation du défunt.



La Jeune fille mummifiée de Strasbourg, XVII<sup>ème</sup> siècle

La conservation n'y est donc pas une fin en soi, mais un temps suspendu, un accompagnement symbolique du passage.

Certaines pratiques jouent précisément sur cette ambiguïté entre présence et disparition. La crémation, par exemple, semble s'opposer radicalement à toute forme de conservation, puisqu'elle réduit le corps à environ deux kilos d'ossements calcinés. Pourtant, ces restes deviennent à leur tour une trace durable : conservés dans une urne, déposés dans un columbarium, scellés dans un cavurne ou intégrés à des objets commémoratifs (bijoux, sculptures, plaques de verre). La matière change d'état, mais ne disparaît pas. Elle se miniaturise, se déplace, se privatise parfois, tout en restant lourdement chargée de sens.

À l'opposé, certaines démarches cherchent à conserver le corps lui-même, parfois en dehors du cadre funéraire traditionnel. Le don à la science en est l'exemple le plus frappant. Le corps peut alors être utilisé pendant plusieurs années pour l'enseignement ou la recherche médicale. Paradoxalement, ce choix, rarement pensé comme une forme de conservation, permet souvent une persistance matérielle bien plus longue que celle d'un enterrement classique, avant une incinération finale.

Mais l'éventail des possibles ne s'arrête pas là. Ces dernières années, de nouvelles pratiques — longtemps marginales ou expérimentales — attirent l'attention car elles proposent une autre manière de penser la décomposition. L'humusation, ou terramation, repose sur une idée simple : accompagner le retour du corps à la terre en favorisant une décomposition aérée, accélérée et maîtrisée, grâce à des matières organiques comme la paille ou le broyat de bois. Le corps devient alors humus au sens littéral.

Cette transformation, souvent présentée comme écologique, n'est toutefois pas autorisée en France, notamment pour des raisons réglementaires et sanitaires.

Dans la même logique, l'aquamation (ou hydrolyse alcaline) suscite un intérêt croissant. À mi-chemin entre crémation et dissolution, cette technique utilise

de l'eau chaude et une solution alcaline pour réduire le corps en quelques heures. Moins énergivore que la crémation classique, elle pose néanmoins une question symbolique majeure : que faire du résidu liquide obtenu ?

Son évacuation dans les réseaux d'assainissement reste hautement controversée, rappelant que les innovations funéraires ne sont jamais de simples solutions techniques.



«Pas pu saisir la mort», Sophie Calle, Venice 2007





Enfin, certaines pratiques relèvent davantage de l'imaginaire que du rituel établi, comme la cryogénéisation évoquée dans l'article précédent. Interdite en France, elle consiste à conserver un corps à très basse température dans l'hypothèse — hautement spéculative — d'une réanimation future. Ici, le corps est totalement soustrait au processus de décomposition, figé dans une attente technologique qui tient autant de la science-fiction que du projet funéraire.

Ces réflexions trouvent un écho particulièrement fort dans la fiction contemporaine, notamment dans la bande dessinée de science-fiction, qui agit comme un véritable laboratoire pour penser le devenir du corps après la mort. *Silent Jenny* de Mathieu Bablet, en constitue un exemple significatif. Dans cet univers, certains corps

— malades, dégénérés, devenus incompatibles avec les normes biologiques dominantes — sont pris en charge par des dispositifs spécifiques : ils sont déposés dans des lacs d'acide, où la décomposition est contrôlée, encadrée, presque administrée. La mort cesse d'y être un événement ponctuel pour devenir un processus géré collectivement, à la fois technique et politique.

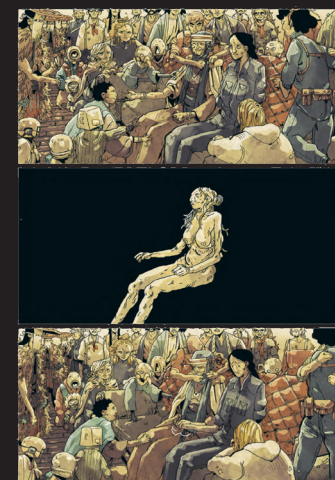
Le récit met en scène une réduction progressive du corps, jusqu'à une forme quasi atomique. Les corps ne grandissent plus, leur système immunitaire est déficient, et leur dégénérescence est intégrée comme une condition d'existence.

Autour de ces corps se construit une communauté qui vit littéralement sur les cadavres, faisant de la matière morte un socle de survie. Certains personnages expriment même une préférence explicite pour cette persistance minimale : mieux vaut, pour eux, conserver un corps mort sous une forme réduite que disparaître totalement. La conservation ne vise plus l'intégrité, mais la continuité, fût-elle fragile ou dégradée.

Cette représentation du corps s'inscrit dans un déplacement plus large opéré par Bablet dans son œuvre. Là où ses albums précédents adoptaient principalement le point de vue des enfants — adolescents révoltés ou figures émancipées —, *Silent Jenny* se place du côté des adultes, des parents, de ceux qui doivent composer avec un monde déjà abîmé et transmettre

malgré tout. La question n'est plus « Quel monde allons-nous laisser à nos enfants ? », mais « Quels enfants allons-nous laisser à notre monde ? ». Les corps y sont imparfaits, hybridés, vulnérables, mais persistants.

À la manière du cyborg tel que le définit Donna Haraway, ces corps ne cherchent pas à restaurer un ordre originel ni à retrouver une nature intacte. Ils n'ont pas la nostalgie du cosmos. Ils existent dans les ruines, acceptent l'incomplétude et l'infidélité aux modèles hérités, et inventent des formes de continuité là où la biologie, la médecine ou les rites traditionnels échouent. La mort n'y apparaît plus comme une fin nette, mais comme un état parmi d'autres du corps, une transformation négociée, intégrée, parfois même choisie.



*Silent Jenny*, Mathieu Bablet, 2025

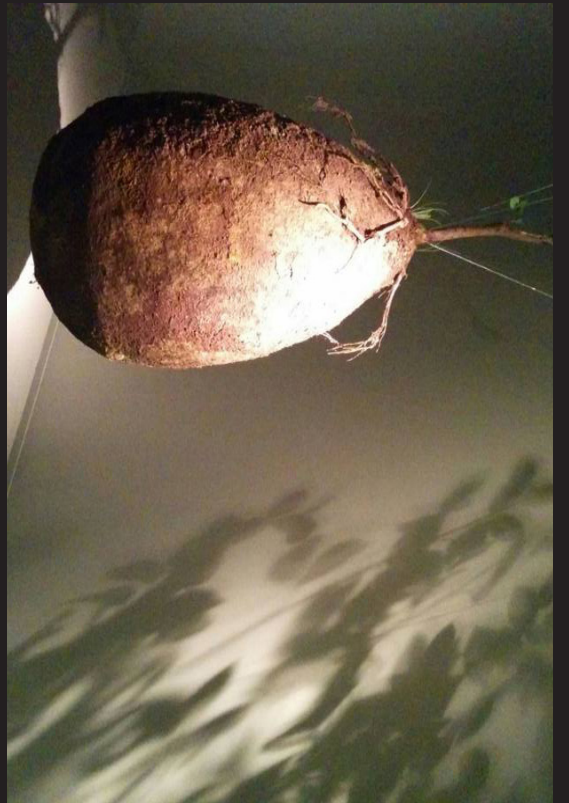
Si ces propositions relèvent de la fiction, elles formulent néanmoins des questions très concrètes, qui dépassent largement le cadre narratif.

En interrogeant la manière dont un corps peut persister, se transformer ou s'inscrire dans un cycle plus vaste que sa propre disparition, elles rejoignent des préoccupations bien réelles, notamment celles liées à l'impact environnemental des pratiques funéraires contemporaines. Car décider du devenir d'un corps, ce n'est pas seulement un geste symbolique ou intime: c'est aussi un acte matériel, inscrit dans des écosystèmes et des chaînes de production.

Les pratiques funéraires traditionnelles ont en effet un impact environnemental considérable. Les soins de conservation injectent jusqu'à dix litres de produits

chimiques dans les corps, contribuant à la pollution des sols et des nappes phréatiques. La fabrication des cercueils mobilise chaque année des centaines d'arbres, tandis que la crémation rejette environ 160 kg de CO2 par défunt, sans compter les émissions de mercure liées aux amalgames dentaires. Autant de procédés qui traduisent une volonté de maîtrise du corps mort, mais au prix d'une forte artificialisation de son devenir.

Face à ces constats, certains projets cherchent à déplacer le regard: il ne s'agit plus de neutraliser la mort, mais d'en faire un geste régénératif.



Dapsula Mundi, Anna Diteilli et Raoul Bretzel, 2021



Loop Earthrise, Loop Biotech, Lonneke Westhof et Bob Hendriks, 2024

*Capsula Mundi*, imaginée par deux designers italiens, propose d'enterrer le défunt dans une capsule biodégradable en forme d'œuf, en position fœtale, sous un arbre qui se nourrira de sa dépouille. Le corps devient sol, l'arbre devient tombe, et le cimetière se transforme en forêt. Bien que cette pratique ne soit pas compatible avec la législation française, elle révèle une volonté forte de réconcilier mort et vivant.

Dans la même veine, le *Living Cocoon* de Loop Biotech propose un cercueil conçu à partir de mycélium et de fibres de chanvre, cultivé en quelques jours et entièrement biodégradable. Une fois enterré, il se décompose rapidement, enrichissant le sol et accélérant la décomposition naturelle du corps. Ici, la sépulture n'est plus un obstacle à la nature, mais un acteur du cycle biologique, capable de réparer partiellement les dégâts causés par les pratiques funéraires conventionnelles.

Au fond, toutes ces démarches — qu'elles relèvent de la fiction ou de projets bien réels — posent une même question : que signifie choisir sa disparition ? Choisir la manière dont son corps se transforme, se dissout, nourrit ou persiste. Le corps mort n'est plus seulement un reste à gérer, mais une matière chargée de valeurs, un espace de projection politique, écologique et symbolique. Entre traditions, innovations et imaginaires spéculatifs, la question « Que faire de son corps ? » apparaît aujourd'hui plus ouverte que jamais, révélant notre difficulté persistante à apprivoiser la mort, tout en cherchant à lui donner un sens compatible avec le monde que nous habitons encore.

Clara Tirel





# SEPHORA KIDS

quand les enfants apprennent à vieillir avant d'avoir grandi

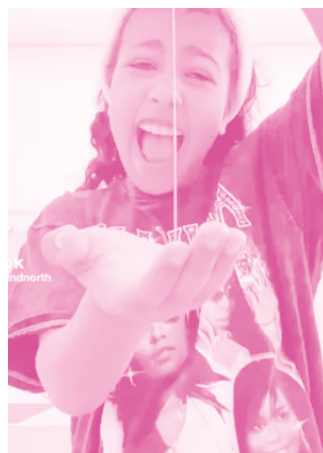
Le phénomène des Sephora Kids, apparu récemment sur les réseaux sociaux, met en lumière une nouvelle manière pour les enfants d'entrer en relation avec leur propre corps et, plus largement, avec le temps. Le terme désigne de très jeunes consommatrices, majoritairement des filles âgées de 7 à 14 ans, qui fréquentent assidûment les magasins Sephora, enseignes internationales de distribution de produits cosmétiques et de soins, et utilisent des produits initialement destinés à un public adulte, notamment des soins anti-âge. Elles documentent ensuite leurs routines de skincare sur TikTok ou Instagram, reproduisant avec minutie les gestes, le vocabulaire et les codes visuels des influenceuses beauté.

Certaines figures emblématiques incarnent cette tendance, comme North West, fille de Kim Kardashian et Kanye West, régulièrement mise en scène avec des produits de maquillage et de soin dès l'enfance, contribuant à normaliser ces pratiques auprès d'un public très jeune. Sur TikTok, des créatrices mineures cumulent parfois plusieurs centaines de milliers d'abonnés en publiant leurs « morning routines » ou leurs passages chez Sephora. Selon *The Guardian* (2023), le hashtag #SephoraKids comptabilise plusieurs millions de vues, révélant l'ampleur d'un phénomène qui dépasse largement

le cadre d'une simple mode. Aux États-Unis, Sephora a d'ailleurs reconnu une fréquentation croissante de clientes mineures, au point que certaines enseignes ont dû adapter leurs équipes face à l'afflux de préadolescentes fidélisées très tôt à la marque.

Ce qui pourrait sembler anodin au premier abord révèle en réalité une transformation profonde du rapport des enfants au vieillissement et à l'image de soi.

Né aux États-Unis, le phénomène s'est rapidement diffusé dans plusieurs pays, porté par les réseaux sociaux et par une culture de l'influence omniprésente. Les jeunes filles imitent minutieusement les routines sophistiquées des adultes : double nettoyage, sérums, layering, masques, outils de massage facial...



North West, fille de Kim Kardashian dans une vidéo «Get ready with me» publiée le 7 juillet 2024 sur TikTok

Mais cette imitation n'est pas seulement esthétique. Elle s'inscrit dans ce que la sociologue L. Harper nomme « l'accélération sociale des temporalités enfantines » (*Youth & Media Studies*, 2023), un mouvement où les enfants sont constamment invités à anticiper leur devenir, à se projeter dans un âge qui n'est pas encore le leur.

L'un des aspects les plus préoccupants réside dans l'usage détourné de produits anti-âge. Sérums au rétinol, crèmes raffermissantes, anticernes lissants : autant de produits conçus pour agir sur des signes que ces enfants ne possèdent pas encore. *Elle France* (2023) rappelle que ces actifs, parfois agressifs, peuvent fragiliser leur peau plus fine. Pourtant, le problème dépasse largement la simple dermatologie. Utiliser un anti-ride à huit ou dix ans, c'est déjà apprendre à penser son corps comme un futur problème, à considérer le vieillissement comme une menace à anticiper.

Comme l'explique la dermatologue C. Maillard dans *Le temps de la peau : entre biologie et injonctions culturelles* (*Dermato & Société*, 2022), la peau est un espace symbolique du temps : lorsqu'un enfant apprend à la surveiller ou à la « préserver », c'est tout son rapport au devenir qui se trouve modifié. Au lieu d'habiter leur âge, les Sephora Kids semblent invitées à habiter un futur anxieux, où l'enfance n'est plus un moment vécu mais un stade à dépasser ou à protéger.



À gauche, une vidéo publiée sur le compte «Garza Crew» le 23 janvier 2025 et à droite, une vidéo publiée par Harper le 8 août de la même année, toutes deux sur TikTok

Cette transformation s'accompagne d'une surexposition médiatique. Publier quotidiennement ses routines beauté revient à mettre en scène son visage, ses gestes, son intimité. *Le Monde* (2023) souligne les risques pour la vie privée des mineurs, mais l'enjeu principal est peut-être ailleurs : la construction de soi devient un spectacle permanent. Selon la psychologue A. Pire dans *Grandir sous le regard : enfance et temporalité numérique* (*Psychologies Magazine*, 2023), les réseaux sociaux imposent une temporalité où chaque moment doit être optimisé, esthétisé, réutilisé. Pour ces très jeunes utilisatrices, le corps devient un projet, un objet de gestion, plutôt qu'un lieu d'expériences.

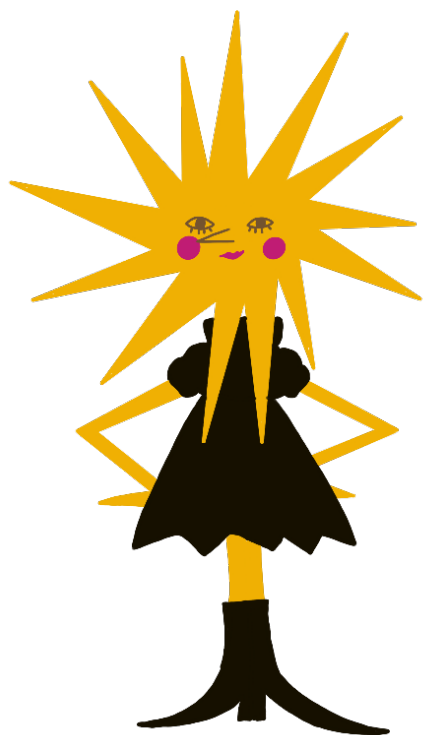
Le présent n'est plus vécu pour lui-même : il est pensé comme un futur contenu, un futur risque, un futur défaut à éviter.

Ce phénomène participe également d'une sexualisation précoce, déjà largement étudiée dans des travaux comme *Enfance hypermodernisée et imaginaires corporels (Sociétés & Cultures, 2021)*. Les enfants ne cherchent plus seulement à imiter les adolescentes, mais à reproduire des codes adultes, des gestes et des produits associés à une féminité mature. Elles se retrouvent ainsi dans une temporalité hybride, où l'enfance est esthétiquement effacée au profit d'une projection prématurée vers une version idéalisée — et surtout inquiète — d'elles-mêmes.

Au final, le phénomène des Sephora Kids révèle quelque chose de plus profond qu'une mode de skincare : il expose une société où le contrôle du temps a pris le pas sur son expérience. Dans le cadre du thème *Penser son corps dans le temps*, ces enfants incarnent une rupture : elles apprennent très tôt que leur corps est un espace à gérer, à lisser, à anticiper, bien avant qu'il n'ait commencé à changer naturellement. Vieillir, un processus autrefois lointain, devient un horizon menaçant dès le plus jeune âge. Le paradoxe est frappant : les enfants cherchent à ressembler à des adultes qui, eux, tentent désespérément de préserver une apparence enfantine.

Ainsi, en adoptant des produits anti-âge avant même d'avoir grandi, les Sephora Kids ne révèlent pas seulement une tendance : elles illustrent une époque où même les enfants n'ont plus le droit... d'avoir le temps.

Clara Tirel



Maquillage réalisé par l'artiste Isamaya Ffrench sur sa nièce de huit ans



# LES EFFETS DU TEMPS SUR LE CORPS

*Les effets du temps sur notre corps,*  
par l'artiste Nicole Havekost.

À travers ses sculptures textiles cousues à la main, Nicole Havekost, artiste basée à Rochester, s'intéresse aux effets du vieillissement sur le corps humain et à la manière dont les individus s'adaptent aux transformations physiques liées au temps. Ses figures monumentales mettent en scène des corps vieillissants dont les marques ne sont ni dissimulées ni idéalisées, mais pleinement visibles.

Dans une société marquée par l'obsession de la perfection et du contrôle de l'apparence, son travail se positionne en opposition. En effet, les sculptures de Havekost représentent des corps lourds, mous, parfois affaissés, marqués par des plis, des cicatrices et des coutures apparentes.

L'utilisation du textile, cousu à la main, permet aux surfaces de conserver les traces du geste, du temps de fabrication et de l'imperfection.

Le fil et la couture deviennent ainsi des éléments visibles du processus de création, mais aussi des signes du passage du temps. Comme l'explique l'artiste, ses personnages montrent leurs « réparations imparfaites », révélant un corps qui se transforme, se répare et s'adapte continuellement.

Cette mise en visibilité des marques du temps met en évidence la difficulté de la société à accepter des corps qui ne correspondent pas aux normes de beauté. Le corps vieillissant apparaît alors comme un corps rebelle parce qu'il refuse d'être caché ou effacé.

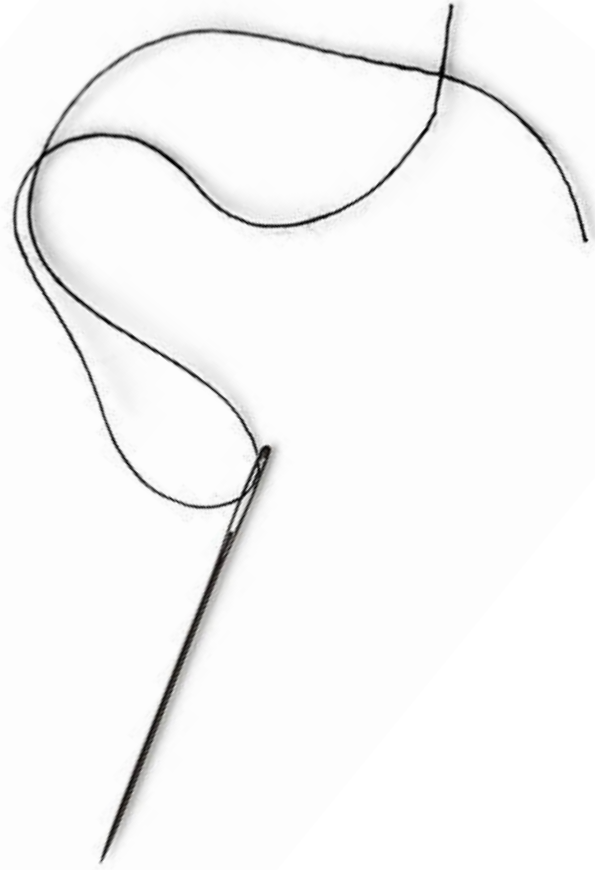
Pour renforcer cette idée, certaines œuvres sont réalisées en grand format.



Photographie de Nicole Havekost lors de son exposition «Les effets du temps sur le corps»







Le gigantisme permet alors de placer le spectateur face à un corps imposant et difficile à ignorer, l'obligeant à regarder ce qui est habituellement dissimulé ou rejeté.

Les outils du fil et de l'aiguille, traditionnellement associés au soin et au travail domestique, deviennent ici des instruments de narration. Chaque couture peut être lue comme la trace d'une transformation, d'une blessure ou d'une adaptation. Le vieillissement n'est donc pas représenté comme une perte, mais comme un processus. Les sculptures incarnent un corps en devenir qui conserve les traces du temps et des expériences vécues.

Cette réflexion est également liée à l'expérience personnelle de l'artiste. Nicole Havekost explique qu'en vieillissant, elle est devenue « davantage une partenaire de son corps ». Cette position marque un changement de regard : le corps n'est plus un objet à maîtriser ou à corriger, mais un compagnon avec lequel on évolue. Cette approche rejoint les préoccupations actuelles autour de l'acceptation de soi, du soin et du ralentissement, en opposition à la volonté de performance et de perfection.

Ainsi, l'œuvre de Nicole Havekost invite à penser le corps dans le temps, non comme une forme figée, mais comme un espace vécu, marqué et transformé.



# DONNA HARAWAY

Pour le portrait de ce numéro spécial, j'ai choisi de parler d'une femme. Parce qu'elles sont encore trop souvent effacées des récits intellectuels et théoriques, alors même qu'elles en bouleversent les fondations.

Penser le temps qui passe dans le corps ne revient pas seulement à observer le vieillissement, l'usure ou la dégradation biologique.

Pour Donna Haraway, philosophe et historienne des sciences américaine, le corps est avant tout un lieu de relations, traversé par des temporalités multiples : biologiques, techniques, sociales, politiques. Il ne s'agit pas de préserver le corps hors du temps, mais d'apprendre à vivre avec lui, dans toute son instabilité.

Connue principalement pour son texte devenu culte, *A Cyborg Manifesto* (1985), Haraway bouleverse la manière dont nous pensons le corps moderne. Le cyborg qu'elle décrit n'est pas une figure futuriste issue de la science-fiction, mais une métaphore de notre condition actuelle. Nous sommes déjà des corps hybrides, composés de technologies, de prothèses, de médicaments, de récits scientifiques, d'images et de normes.



Le corps n'est plus un organisme « naturel » évoluant selon une trajectoire linéaire, mais un assemblage mouvant, toujours en transformation.

Dans cette perspective, le temps cesse d'être un ennemi à vaincre. Haraway s'oppose frontalement aux fantasmes transhumanistes d'immortalité, de sauvegarde de la conscience ou de suspension du corps. Imaginer que l'on pourrait extraire l'esprit du corps, le stocker ou le congeler, revient selon elle à réduire l'humain à de l'information. Or le corps n'est pas une archive neutre : il ressent, il souffre, il se souvient. Il dépend d'autres corps et de son environnement. Le temps passe dans le corps parce que le corps est relation.



Publié en 1985 dans la *Socialist Review*, puis repris en 1991 dans *Simians, Cyborgs and Women: The Reinvention of Nature*, *Le Manifeste cyborg* marque un tournant majeur dans la pensée féministe et devient un texte fondateur du cyberféminisme. Haraway y utilise la métaphore du cyborg pour déconstruire les oppositions binaires qui structurent la pensée occidentale : nature et culture, humain et machine, sujet et objet, maîtrise et perte de maîtrise du corps.

Le cyborg n'est ni totalement organique ni totalement artificiel. Il est impur et contradictoire. Cette impureté devient une force politique. Elle permet de refuser les récits essentialistes qui assignent les femmes à une nature, à un corps prétendument stable, reproductif ou donné. Haraway montre que ce que l'on considère comme naturel tel que le corps, le genre ou la sexualité, est toujours fabriqué, traversé par des discours scientifiques, médicaux et sociaux.

Dans cette optique, le corps féminin n'est plus une essence, mais un champ de luttes et de constructions. Le cyborg ouvre la possibilité de penser le corps autrement que comme une limite ou une fatalité.

Autrice féministe, Donna Haraway rappelle également que tous les corps ne vivent pas le temps de la même manière. Le vieillissement, la maladie, l'accès aux soins et aux technologies sont profondément traversés par le genre, la classe, la race et la géographie. Certains corps sont fait pour durer, être performants, jeunes et productifs. D'autres sont considérés comme jetables...

Penser le corps dans le temps devient alors une question éminemment politique. Il ne s'agit pas de revendiquer une identité fixe, mais de défendre une politique des affinités, fondée sur des alliances mouvantes plutôt que sur une essence commune. Haraway refuse l'idée d'un « état féminin » universel, au profit de multiplicités situées.



# à l'ensaama

« *Récits absurdes d'une personne littérale* », est un projet réalisé par Constance Bellande, étudiante en troisième année de design d'objet à l'ENSAAMA. Elle décrit son travail comme une série de « réflexions candides sur les expressions corporelles, écrites par une auteure en position assise, couchée ou parfois accroupie », une définition qui annonce déjà le ton décalé et délicieusement absurde de son édition.

Cette édition explore un ensemble d'expressions liées au corps humain, en les interprétant au pied de la lettre. Chaque page met ainsi en scène l'expression choisie, son illustration littérale faite à l'encre de chine, ainsi que de temps en temps des photographies et de courtes anecdotes qui enrichissent l'ensemble. Le résultat donne une édition à la fois ludique, poétique et surprenante!

## Comment t'est venue l'idée de travailler sur le sens littéral des expressions corporelles ?

J'aime beaucoup toutes les expressions en général, mais on les utilise pour leur sens connu plutôt que pour la beauté des images qu'elles véhiculent.

Si elles sont aussi connues, c'est parce que les images sont drôles et percutantes, et donc je me suis mise à la place d'une personne littérale qui prendrait au pied de la lettre chaque expression.

## Tu dis avoir écrit « en position assise, couchée ou accroupie » : c'est une formule humoristique ou cela fait réellement partie du processus ?

C'est plutôt humoristique, mais en soi oui, j'ai dû écrire dans mon lit et en cours, donc ça s'avère plutôt vrai.



«prendre le problème à bras le corps»

## Quelle est l'expression qui t'a le plus amusée à illustrer ?

À écrire, sûrement « se regarder le nombril » : je pense qu'elle marche bien parce qu'on dirait justement que je dois m'ausculter un peu trop pour dire ça. À dessiner, sûrement « prendre ses jambes à son cou » et « avoir le bras long », parce que ça m'amuse de penser aux possibilités qu'on aurait avec certains membres autrement que comme on les connaît.

## Qu'aimerais-tu que les lecteur·e·s retiennent après avoir parcouru ton édition ?

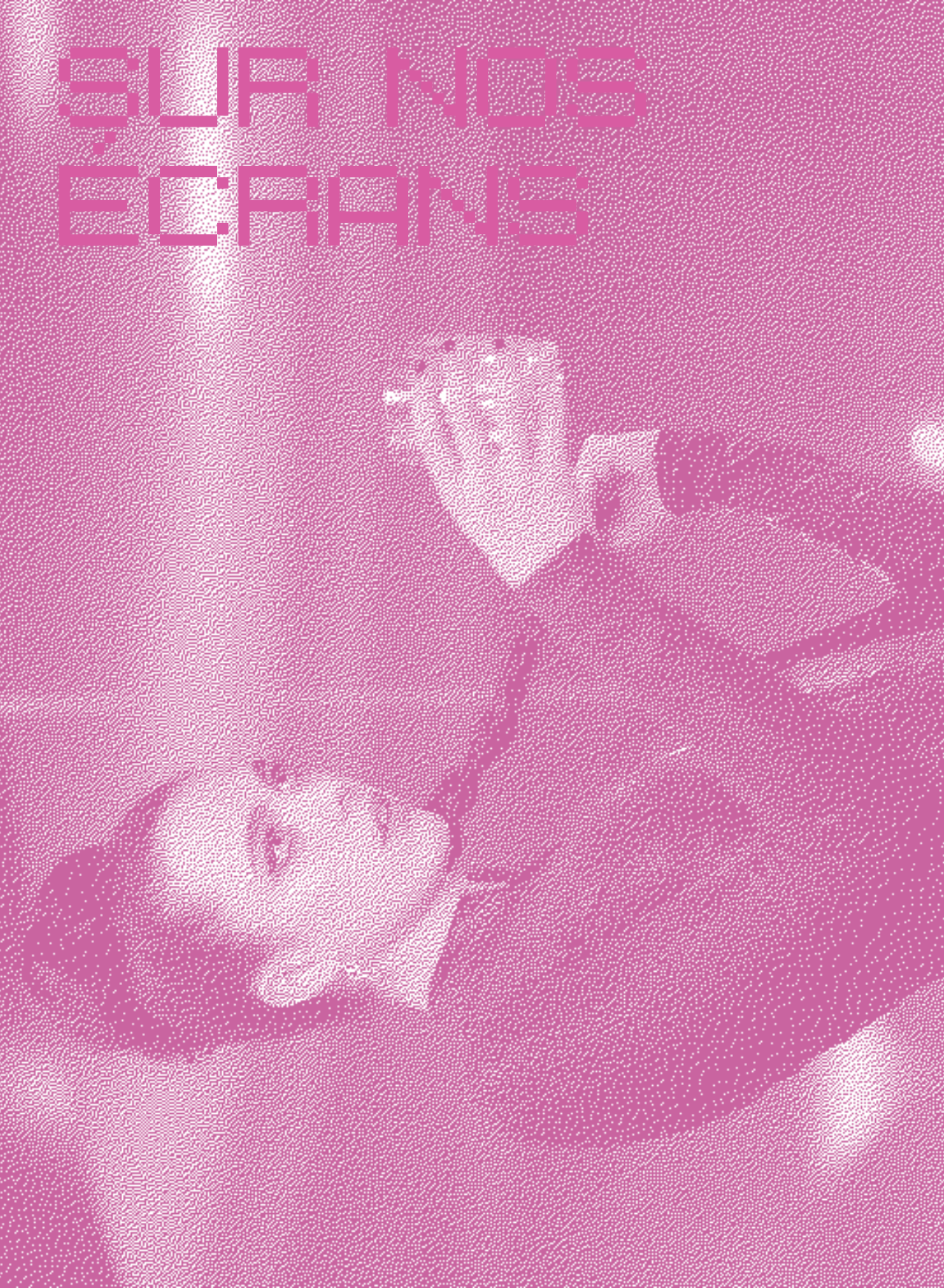
J'aimerais qu'ils s'intéressent plus au sens de tous ces mots et expressions qu'on utilise parfois sans réfléchir, parce que c'est ce qui fait les beaux usages de la langue et qui force à l'interprétation.

/MPM

«avoir le bras long»



# PLUS NOUS ECRIONS



Et si une injection pouvait vous offrir une meilleure version de vous-même ? Et si, d'un simple geste, vous pouviez effacer les marques du temps, retrouver un corps plus jeune, plus désirable, plus conforme aux standards ? Feriez-vous le choix de l'injection ?

C'est sur cette question aussi simple que vertigineuse que repose *The Substance*, le film de Coralie Fargeat. Un récit dérangentant, parfois excessif, qui dissèque notre obsession contemporaine pour la jeunesse et la perfection corporelle.



Image issue de l'affiche du film « The substance »



Image issue du film «The substance», réalisé par Coralie Fargeat, nov. 2024

Ancienne star hollywoodienne, Elizabeth Sparkle (interprétée par Demi Moore) s'est reconvertie en animatrice d'un programme d'aérobic. À l'approche de la cinquantaine, elle est brutalement licenciée: son corps, jugé « périmé », ne correspond plus aux attentes de l'industrie. C'est alors qu'on lui propose un produit mystérieux, The Substance. Une injection capable de générer une version améliorée d'elle-même: plus jeune, plus belle, plus performante. Une seule règle toutefois: chaque semaine, Elizabeth doit redevenir elle-même. Mais très vite, la version « optimisée » refuse de céder sa place. Le corps amélioré cherche à éliminer l'original. Le film bascule alors dans une lutte physique et psychique où le corps devient terrain de conflit, de violence et de dépossession.

Visuellement, *The Substance* ne fait pas dans la demi-mesure. Corps gores, grotesques, transformations dérangeantes. Coralie Fargeat montre ce que l'obsession de la perfection fait au corps lorsqu'elle est poussée à l'extrême. Mais derrière l'excès, le propos est limpide: notre société entretient un rapport profondément anxieux au temps qui passe, en particulier lorsqu'il s'inscrit sur les corps féminins.

Vieillir devient une faute. Ne plus correspondre aux standards esthétiques, une disparition sociale. Elizabeth incarne cette injonction faite aux femmes: rester désirables, coûte que coûte, quitte à se nier elles-mêmes. Dans certains cas, la quête de transformation peut cacher un trouble psychologique: la dysmorphophobie.



Image issue du film «The substance», réalisé par Coralie Fargeat, nov. 2024

Ce trouble se caractérise par une préoccupation excessive pour un défaut physique souvent imperceptible aux yeux des autres: nez, poitrine, sexe, musculature... au point d'envahir le quotidien et d'altérer la santé mentale.

Le film résonne puissamment avec des réalités contemporaines. En France, une femme sur dix déclare avoir eu recours à la chirurgie esthétique, le plus souvent sans trouble psychique. Mais lorsque les attentes deviennent irréalistes, le rapport au corps peut basculer vers une véritable souffrance, parfois jusqu'à la dysmorphophobie: une préoccupation obsessionnelle pour un défaut invisible aux yeux des autres, qui envahit la pensée et altère la santé mentale.

Cette logique touche aussi les hommes, notamment à travers l'obsession musculaire: entraînements compulsifs, injections de stéroïdes, mise en danger du corps au nom d'un idéal viriliste inatteignable.

*The Substance* dénonce précisément ce rapport pathologique au corps: vouloir le corriger sans fin, le contrôler, l'optimiser, jusqu'à l'autodestruction. Et il rappelle une vérité essentielle: ni l'injection miracle ni la chirurgie ne soignent une souffrance psychique. Seule la psychothérapie peut permettre de réconcilier le sujet avec son corps réel.

Difficile enfin de ne pas lire le film à travers le parcours de Demi Moore elle-même. Actrice dont le corps a longtemps été admiré, scruté, évalué, elle a raconté dans ses mémoires ses troubles alimentaires précoces et la violence des injonctions hollywoodiennes. Ce rôle, qui met en scène l'invisibilisation d'une femme vieillissante, résonne puissamment avec son histoire personnelle et marque son retour au premier plan, après des années d'effacement.

Avec *The Substance*, Coralie Fargeat livre une critique féroce du star-system et, plus largement, de notre société contemporaine. Un monde qui préfère les corps figés aux corps vivants, les images parfaites aux corps traversés par le temps.

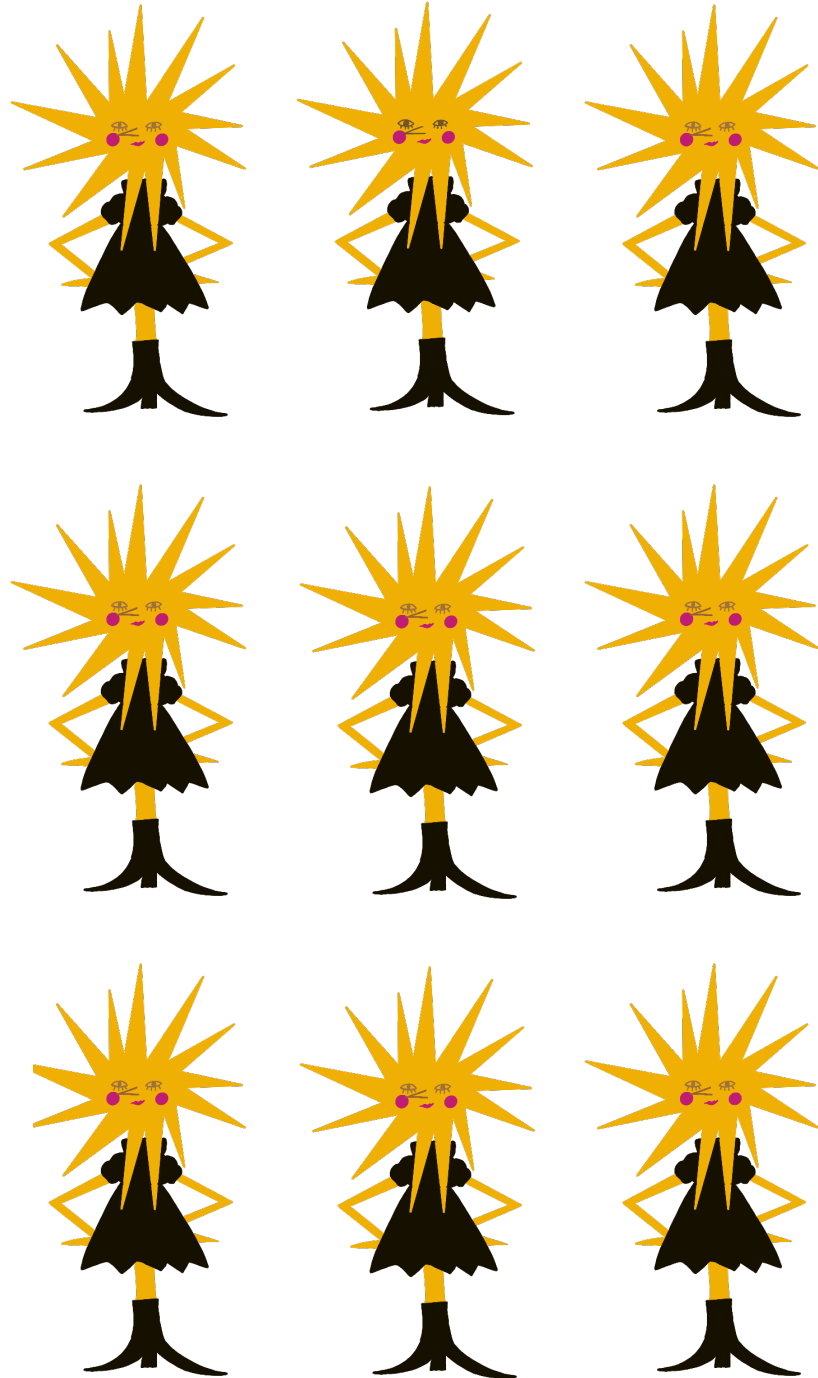
Un film qui nous confronte à une question essentielle, au cœur même de notre rapport au corps : jusqu'où sommes-nous prêts à aller pour ne pas vieillir, et à quel prix ?

*Ambre Vauché*

Image issue du film «The substance»  
réalisée par Coralie Fargeat, nov. 2024

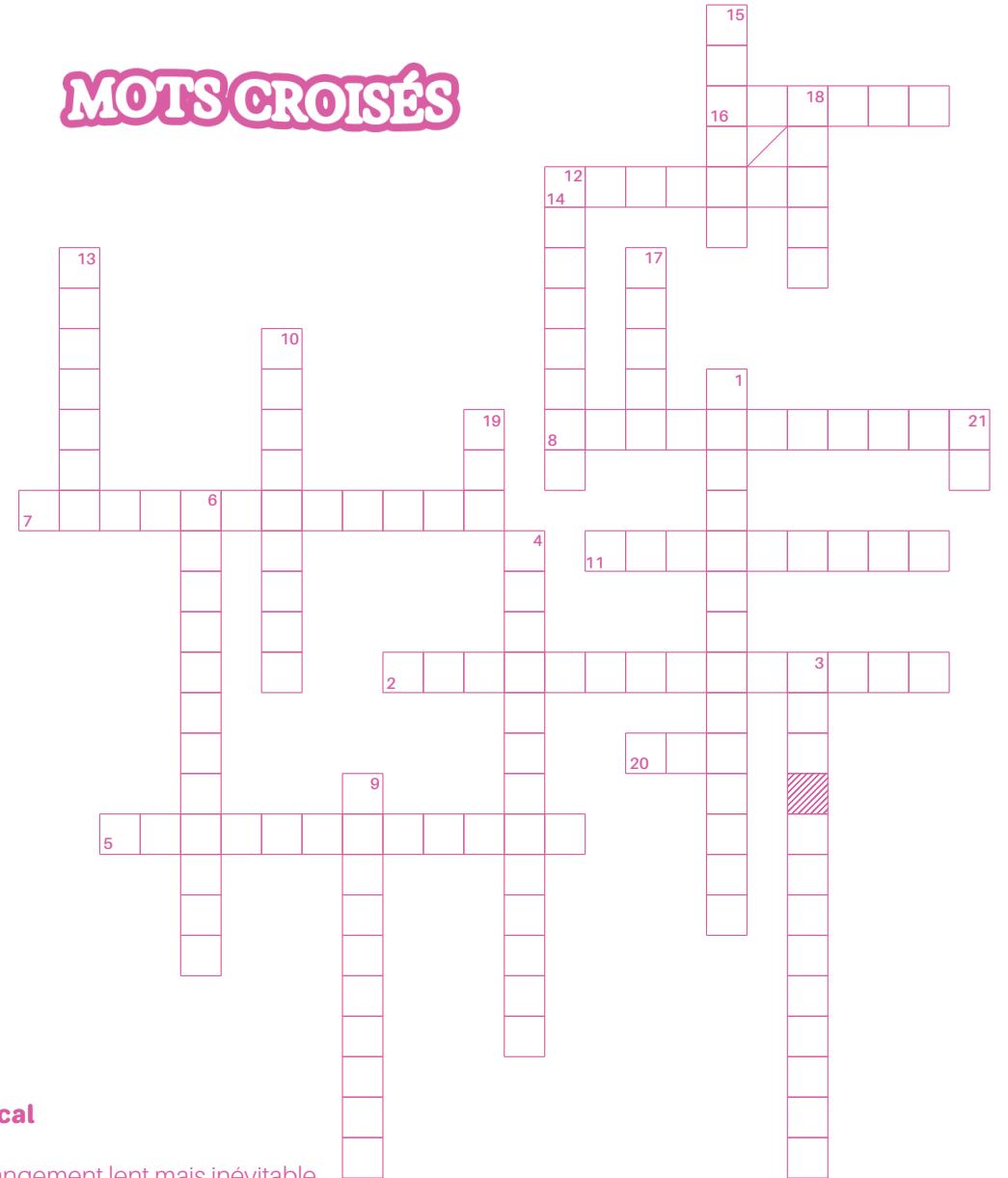


# CARNET DE JEUX



**CHERCHE ET TROUVE**  
la différence

## MOTS CROISÉS



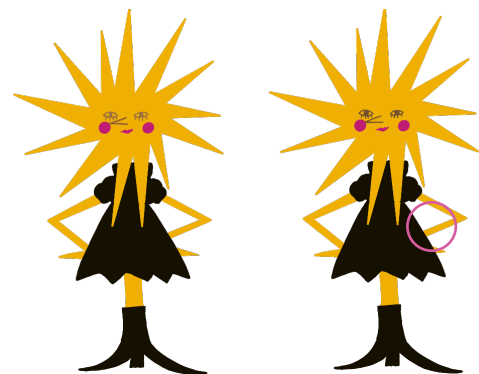
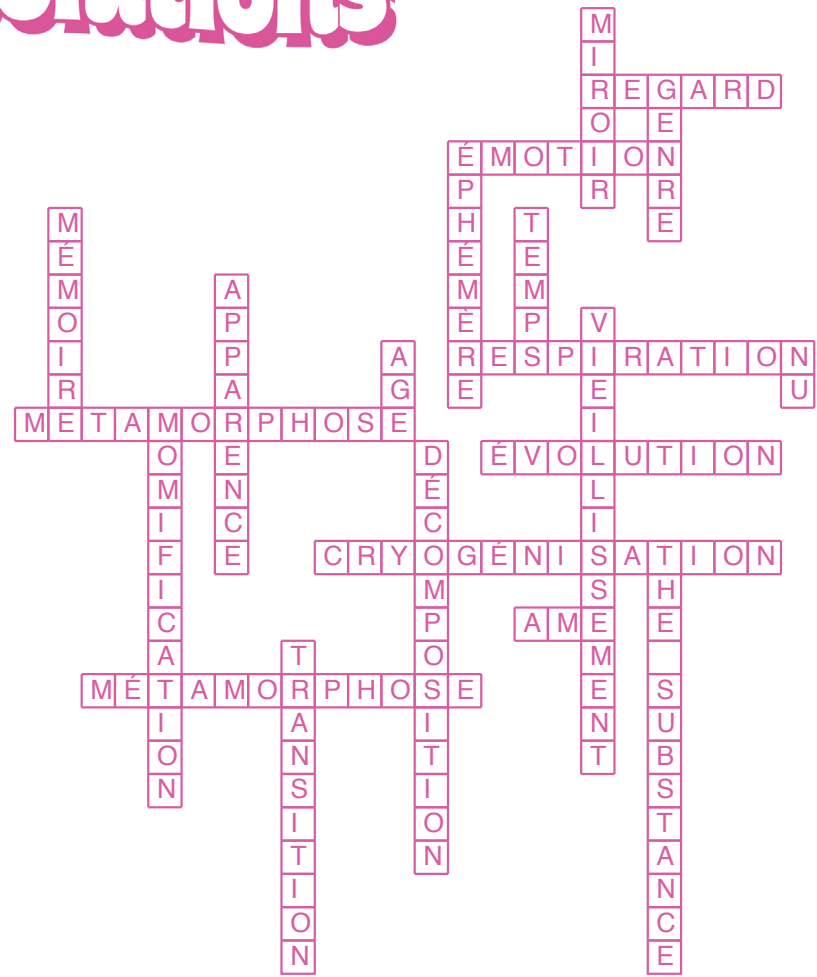
### Vertical

1. Changement lent mais inévitable
3. Film sur l'amélioration de soi par l'ADN.
4. Altération suivie de putréfaction
6. Conserver le corps en Egypte Antique
9. Passage d'un état du corps à un autre
10. Ce que le monde voit en premier
13. La faculté à se rappeler des expériences
15. Objet qui renvoie une image changeante
17. Ce qui façonne tout sans qu'on le voie
18. Identité de ressentie, indépendante du sexe
19. Le temps qui passe, marquant les transitions
21. Corps sans artifice

### Horizontal

2. Conservation à très basse température de cadavres
5. Changement de nature ou de structure importante
7. Transformation profonde du corps ou de l'identité
8. Mouvement vital et discret
11. Mouvement naturel du corps et de la vie
14. Mouvement du dedans vers le dehors
16. Ce par quoi on se voit et se juge
20. Partie immatérielle de l'être, souvent liée à l'identité

# Solutions



# HOROSCOPE



**BÉLIER:**  
peu diplomate et de mauvaise foi  
Surveillez vos pensées impulsives, vouloir se mettre au cliff jumping à 70 ans n'est peut-être pas la meilleure idée...



**TAUREAU:**  
rancunier, matérialiste et possessif  
Attention aux chocolats qu'on vous offre, ça part d'une bonne intention mais l'overdose est vite arrivée !



**GÉMEAUX:**  
peu concentré, opportuniste et superficiel  
Non devenir Sephora Kids à 35 ans pour se sentir plus «jeune» est une très mauvaise idée...



**CANCER:**  
boudeur, susceptible, et angoissé  
Toujours plus dramatique, vous succombez à un chagrin d'amour sur fond de Lana Del Rey.



**LION:**  
autoritaire, manipulateur, et impulsif  
Tout ce que vous lisez sur vous n'est pas vrai, non vous n'allez pas mourir de honte après avoir posté la moins belle photo de vous.



**VIERGE:**  
casanier, distant, et réservé  
Soyez prudent<sup>e</sup> les jours où votre agenda est mal organisé, on ne sait jamais, c'est peut-être un mauvais augure...



**BALANCE:**  
indécis, paresseux, influençable  
Faire toutes vos chirurgies esthétiques d'un coup car vous ne savez pas par laquelle commencer n'est pas forcément très judicieux.



**SCORPION:**  
suspicieux, jaloux, impitoyable  
On sait que vous avez déjà prévu un show macabre et spectaculaire, pas la peine de faire semblant d'être innovant<sup>e</sup>.



**SAGITTAIRE:**  
égoïste, agressif, provocateur  
Évitez de porter de la fourrure pour aller en rave en forêt, la saison de la chasse est proche.



**CAPRICORNE:**  
introverti, taciturne et rabat-joie  
Il faut savoir se détacher du travail, surtout quand votre bureau est en train de prendre feu !



**VERSEAU:**  
têtu, rancunier et rigide  
On a compris que vous aviez raison, pas besoin de tester !



**POISSON:**  
fugant, indécis et paradoxal  
C'est super d'être empathique, mais quelqu'un qui vous demande de l'aide dans une ruelle sombre vous veut probablement du mal.

# Bibliographie

## Focus :

Transition de genre, envisager sa transition dans le temps, récits de nos aînées trans

(1) Article - *Mais je suis trop jeune / vieux !*  
Wiki Trans, 2018

(2) Article - *Transidentités: histoire d'une catégorie*  
EHNE, Arnaud Alessandrin

(3) Article - *La France condamnée pour la stérilisation imposée aux personnes trans*  
Tétu, Julie Baret, 2017

(4) Article - *Trans Aging: What Are the Researchers Looking At ?*  
QueerDoc, 2023

Article - *Worry and Wisdom: A Qualitative Study of Transgender Elders' Perspectives on Aging*  
PMC, 2021

\* Témoignages et photos - *To Survive on This Shore: Photographs and Interviews with Transgender and Gender Nonconforming Older Adults*, Jess T. Dungan

## Le portrait : Donna Haraway

\* Article - *Donna Haraway*  
Wikipédia

\* Podcast - « *Le Manifeste Cyborg de Donna Haraway est un antidote aux taxonomies de la modernité* »  
Paul B. Preciado, Radio France, 2025

## Le dossier :

Comment conserver son corps avant/après la mort ?

La cryogénisation, préparez-vous à mourir

\* Livre - *Le soleil ni la mort*  
Stéphanie Solinas, 2022

\* Article - « *On peut mettre 4 corps et 5 têtes par cuve* » : plongée dans le sidérant business de la cryogénisation  
Jila Varoquier & Anaïs Maquiné-Denecker, Le Parisien, 2024

\* Article - *Cryonie et existence discontinuée: un argument métaphysique pour repenser la cryogénisation*  
Vincent Rochelle, 2024

\* Livre - *L'Évolution créatrice*  
Henri Bergson, 1907

## Post mortem

\* Article - *Que deviennent nos corps morts ?*  
Damien Charabidze, Sacha Kacki & Solenn Bihan, Revue Ébullition(s), 2025

\* BD - *Silent Jenny*  
Mathieu Bablet, 2025

\* Article - *L'écologie et le funéraire*  
Manon Moncoq, Résonance funéraire, 2023

## Focus :

Sephora Kids, quand les enfants apprennent à vieillir avant d'avoir grandi

\* Articles - *The most shocking thing about beauty products for kids ? Where the demand is coming from*  
Morwenna Ferrier, The guardian, 2023-2025

\* Article - *Sephora workers on the rise of chaotic child shoppers: She looked 10 years old and her skin was burning*  
Hannah Marriott, The guardian, 2023-2025

\* Article - *Sephora tweens are raiding Drunk Elephant and we only have ourselves to blame*  
Van Badham, The guardian, 2023-2025

\* Article - *Teens need malls. Malls need crowds. Why are they pushing kids away ?*  
Alexandra Lange, The guardian, 2023-2025

\* Article - *10 ans et fans de cosmétiques: enquête sur les Sephora Kids*  
Valentine Pétry, Magazine ELLE France, 2024

\* Article - *Les Sephora kids, quand la routine beauté des petites filles devient virale*  
Magali Cartigny, Le Monde, 2024

\* Article - *Les apprenties chimistes de salle de bains: « Faut que ça mousse pour que ça aille dans les pores »*  
Guillemette Faure, Le Monde, 2024

## Analyse d'œuvre :

*Les effets du temps sur le corps*, Nicole Havekost

\* Article - *Les effets du temps sur notre corps par l'artiste Nicole Havekost*  
Journal du design

\* Site de l'artiste - *Nicole Havekost*

\* Vidéo - *Niki Havekost, Summer 2023 Parent and Educator Artist-in-Residence*  
McColl Center

\* Vidéo - *Nicole Havekost: Chthonien*  
Minneapolis Institute of Art

## Sur nos écrans : The Substance

\* Podcast - *The Substance, un body horror audacieux et jubilatoire ou complaisant et superficiel ?*  
Rebecca Manzoni, Le masque et La plume, 2024

\* Article - *The Substance: Coralie Fargeat noie les diktats de la beauté dans un bain de sang*  
Marie Serale, We Love cinema

\* Article - *Faut-il (re)voir le film d'horreur choc The Substance sur Canal+ ?*  
Olivier Joyard, Numéro

\* Article - *Pourquoi nous n'avons pas aimé The Substance*  
Frustration Magazine, 2024

Clara Tirel  
Jeanne Deloras  
Ambre Vauché  
Valentin Auger--Nouss  
Méline Peltier--Matter

Imprimé à l'ensaama  
en janvier 2026  
sur du DCP 100g

**Typographies :**

**Amiamie** de Mirat-Masson

**Unormative Fraktur**  
de Léna Salabert-Triby et Laura Conant

**Garabosse** dessiné par les étudiants  
de l'EESAB Rennes

Les typos viennent du collectif  
ByeByeBinary

